



0(H)

NOTICE SUR
JACQUES OCHS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

*Né à Nice le 19 février 1883,
décédé à Liège le 3 avril 1971.*

Sa santé inspirait de l'inquiétude depuis quelque temps. Lorsque je le quittai lors de ma dernière visite à la fin d'octobre 1970, avant mon départ à Menton, j'étais étreint par la crainte de ne plus le revoir. Au fil du temps, les mois passèrent et les lettres de Madame Ochs laissaient subsister l'espoir de le retrouver à mon retour à la fin d'avril. Un télégramme de ma fille, qui l'avait assisté à ses derniers jours, y mettait fin le 3 avril.

Le lendemain, l'avion m'emportait vers ce qui restait de lui et je pus encore presser mes lèvres sur son front glacé. Mais je fus empêché d'assister à ses funérailles par un très grave accident survenu à un membre de ma famille.

J'ai eu le privilège d'être lié à Jacques Ochs par une profonde amitié. Les lignes qui suivent en sont inévitablement empreintes et fondées aussi sur un commerce d'esprit assidu de plus de trente-cinq années. Les notes que Madame Jacques Ochs m'a communiquées m'ont été utiles pour la partie de son existence pendant laquelle je ne l'ai pas connu. Je suis reconnaissant à mes Confrères de la Classe des Beaux-Arts de m'avoir autorisé à écrire cette notice académique sur leur Confrère disparu.

Depuis de très nombreuses années, son état de santé l'avait empêché d'assister aux séances de l'Académie et son éloignement du siège de cette Compagnie avait quelque peu relâché ses liens avec elle. Il avait été très affecté par la disparition de tant de ses confrères auxquels il était lié : L. Buisseret, Anto Carte, P. Paulus, I. Opsomer. Il me semble qu'aucun membre de sa Classe n'eût été mieux informé que moi pour écrire cette notice, dont je veux faire un document et un témoignage, non une étude critique.

I. LA VIE

Jacques-Martin Ochs est né le 19 février 1883 à Nice, rue de Rome, n° 10 (rue de Suisse actuelle).

Son père, Martin Ochs, était âgé alors de quarante-deux ans. Il descendait d'une famille

de soyeux de Francfort et vivait en rentier à la Côte d'Azur. Son épouse, née Ottilie Henle, fille d'un journaliste francfortois, était âgée de trente-trois ans. De leur mariage étaient nées deux filles, Edwige, âgée de quatre ans, et Martha, âgée de deux ans à la naissance de Jacques, qui fut le dernier rejeton.

La famille vivait dans une grande aisance et s'abandonnait avec dilettantisme à l'ambiance niçoise de la Belle Époque. Le père était cousin de Siegfried Ochs, chef d'orchestre réputé en ce temps comme spécialiste de l'interprétation des œuvres de J.-S. Bach (cf. « Ma vie » de Alma Mahler-Werfel, veuve de Gustave Mahler, 1915). Il était féru de musique et tenait un quatuor.

Madame Ochs était une femme très cultivée. Elle avait de nombreuses relations dans le monde des arts. Elle correspondait d'une manière suivie avec la poétesse Hélène Vacaresco, avec Giacomo Puccini, Vincent d'Indy, Respighi et d'autres célébrités artistiques du temps.

La maison de la rue de Rome était voisine de l'église Notre-Dame. Elle fut secouée par un tremblement de terre dans la prime jeunesse du petit garçon. Il croyait se souvenir que sa mère s'était réfugiée avec lui sur la place derrière l'église.

A la suite de cette alerte, la famille Ochs alla occuper un vaste appartement dans une maison

de la rue de France, au n^o 53, non loin de la Promenade des Anglais. De l'arrière on voyait la Méditerranée et, aux beaux jours, on apercevait les îles de Lérins, où Fragonard avait trouvé refuge quelque temps pendant la Révolution. Non loin de là, Marie Bashkirtseff avait achevé en 1884 sa brève et romantique existence, après s'être adonnée pendant six ans à la peinture avec un talent prometteur.

La famille Ochs se lia avec celle d'un architecte péruvien M. Odéro, habitant dans le voisinage, et dont les deux grands fils conçurent une amitié protectrice pour le petit Jacques. Ils dessinaient, avec talent et l'un d'eux illustra d'une manière charmante des « Contes des mille et une nuits » à l'intention de l'enfant. Ochs m'a montré plusieurs fois ce précieux album. Ce fils Odéro avait remarqué la prédisposition de l'enfant pour le dessin ; il l'encouragea et l'aida de ses conseils. L'élève avait de telles facultés d'observation qu'il égala bientôt son maître bienévolé.

Les enfants Ochs fréquentaient les écoles de Nice, sous la direction attentive de leur mère, qui surveillait les devoirs, faisait répéter les leçons et leur apprenait à réciter intelligemment. Le petit Jacques fut au petit séminaire, puis au lycée. Il obtenait de bonnes notes, surtout en français et en histoire, mais il était fasciné par les cours de dessin, où il se distinguait.

A huit ans, il obtint un premier prix de dessin à l'École de peinture.

En été, la famille Ochs résidait à Tenda, petit bourg alpestre situé en Italie à cette époque. Dans une agréable fraîcheur, on visitait les villes voisines et l'on parlait la langue de Pétrarque.

Le petit Jacques, choyé par ses parents et par ses sœurs, grandit dans cette famille privilégiée et dans cette nature de féerie. Il s'en remplissait les yeux et il observait intensément. Dès son plus jeune âge, il notait les formes et les couleurs en de fines aquarelles. Certaines représentaient, non sans une naturelle malice, la célébration du vingtième anniversaire de Carnaval et de son mariage. Le cortège s'étendait à l'aise entre les palmiers de la Promenade des Anglais, le long de la mer bleue, dans un site de rêve, aujourd'hui irrémédiablement abîmé.

Enfant élu pour l'art, protégé par des fées généreuses, favorisé par la naissance, il semblait destiné à développer ses dons dans les conditions les plus privilégiées. Mais, à la dixième année de son âge, cette belle vie fut brutalement brisée. Monsieur Ochs, homme trop confiant, fut ruiné par les agissements d'un banquier. Il fallut quitter Nice et il semble que dans cette infortune, Madame Ochs fit preuve d'une énergie insoupçonnée et prit les décisions nécessaires pour sauvegarder l'avenir.

La famille émigra à Liège, ce choix fut fondé sur des raisons musicales. Le Conservatoire de Liège avait à cette époque une brillante réputation, due aux maîtres de son école de violon Eugène Ysaye, César Thomson, Ovide Musin. Ainsi les dons musicaux des deux filles pourraient être cultivés et les parents imbus de musique espéraient aussi y vouer leur fils.

Jamais Ochs n'a évoqué les impressions de l'enfant de dix ans qui quitta les rives de la mer azurée pour aller vivre dans les brumes enfumées de la vallée liégeoise. On peut croire que la courageuse conduite de ses parents, particulièrement de sa mère, le réconforta. Il témoigna toujours de sentiments filiaux très profonds.

Monsieur Ochs reprit un porte-feuille d'assurances recours ordinaire des dilettantes ruinés. Madame Ochs ne perdit pas courage mais mit à profit toutes les ressources de son esprit. Elle installa sa famille dans une maison à sa convenance, rue Grandgagnage, 19. Elle noua bientôt des relations dans le voisinage et y trouva des amis pour ses enfants. Les jeunes filles s'efforcèrent de seconder ses efforts. Des jeux, des chants, des comédies furent organisés. Parmi cette jeunesse, les enfants Thomson fréquentaient la maison et, dans une émulation de bon ton, tous ces nouveaux amis s'adonnaient à des distractions artistiques et intelligentes.

Cependant le petit garçon ne semblait pas à l'unisson et manifestait une turbulence inaccoutumée ; sans doute était-ce le signe du trouble moral causé par un dépaysement aussi considérable. L'enfant fut mis en pension, d'abord chez une directrice d'école à La Préalles (Herstal), puis au collège de Visé (où il rencontra le futur peintre Yvan Cerf), enfin à l'athénée de Herve. Puis, rentré dans sa famille, il fréquenta l'athénée de Liège, où il noua de solides amitiés et où ses maîtres, regrettant sa turbulence tout en reconnaissant son intelligence, appréciaient surtout et conservaient les croquis lestement enlevés dont ses cahiers étaient abondamment illustrés.

Son père souhaitait qu'il devint violoniste, mais les coups d'archet sur les doigts du débutant maladroit ne lui plaisaient guère. Une tentative paternelle vers l'étude du piano échoua. Ses parents l'autorisèrent enfin à suivre les cours du soir à l'Académie royale des Beaux-Arts de la Ville de Liège, à partir de 1897. Son premier professeur M. D'Heur s'intéressa très sérieusement à lui. Sous ses auspices, âgé de moins de dix-sept ans, Jacques Ochs édita une série de cartes postales illustrées de types du folklore local. De cette époque datent aussi des portraits de famille à l'aquarelle : sa mère lisant, son père debout fumant la pipe.

La vie familiale n'était pas dépourvue d'entrain. Le conteur wallon Marcel Remy, hôte un peu bohème, y réjouissait la jeunesse pendant un séjour de deux semaines. Le futur peintre s'occupait de l'état des soufflets de l'orgue de Joseph Jongen, dont il serait plus tard le Confrère à l'Académie, qui venait d'être nommé organiste à l'église Saint-Jacques, après avoir collectionné les distinctions au Conservatoire de Liège.

Les Thomson, commensaux de la famille, avaient une maison des champs à Visé et y faisaient de la voile sur la Meuse. César prenait Jacques comme mousse et ne manquait pas une occasion de l'envoyer par dessus bord pour affermir ses réflexes.

A la fin de ses études à l'Athénée de Liège, Jacques Ochs avait ainsi reçu une préparation à la vie riche en contrastes et en impressions, certes peu banale.

Ses parents le firent alors, en 1900, inscrire aux cours de peinture de l'Académie des Beaux-Arts de la Ville de Liège où il eut comme maîtres E. Carpentier et A. de Witte, cependant que son premier maître D'Heur continuait à le suivre ; il s'intéressa d'ailleurs à la carrière de Jacques Ochs durant toute sa vie. Son élève fit de lui un de ses premiers portraits. A l'Académie, il fut très lié avec des condisciples dont le nom brilla plus tard : Henri

Anspach (son frère de cœur), José Wolff, Émile Masson.

En 1903, à vingt ans, il termina ses études de peinture, lauréat de la médaille en vermeil du Gouvernement et du Prix Auguste Donnay avec félicitations du jury, ce qui lui permit de faire le voyage classique d'Italie.

Il partagea avec Henri Anspach un vaste atelier près de la Meuse, qui servit plus tard, à Robert Crommelynck, très bon peintre liégeois, cadet d'une dizaine d'années de Jacques Ochs. Il peignait beaucoup et exposa avec succès à Liège, à Bruxelles et à Gand. Il dessinait régulièrement pour le Journal de Liège et pour d'autres feuilles locales wallonnes. D'un séjour à Biarritz et au pays basque en 1904, il rapporta des tableaux de villages et d'intérieurs qu'il exposa à Liège en 1905.

Il habitait toujours avec sa famille, qui occupait alors une grande maison rouge d'aspect romantique, Degrés des Tisserands, 49, qu'il continua à occuper jusqu'en 1935. Elle était située non loin de l'historique basilique de Saint-Martin ; elle dominait la ville et réservait à la vue d'intéressantes échappées.

Il obtint la naturalisation belge en janvier 1905. La même année, Madame Ochs envoya son fils à Paris pour parfaire son éducation artistique. Il y devint élève de Jean-Paul Laurens le jour

et il travailla le soir à l'Académie Julian, jadis fréquentée par les Nabis. Il avait son propre atelier rue Monsieur-le-Prince, au Quartier Latin. Il dessinait le soir aux Noctambules la vie nocturne de Paris, les quais le jour. Il peignait aussi des copies au Louvre. Il rencontrait les humoristes Forain et Poulbot et toute la bohème parisienne. Mais il fréquentait aussi le « beau monde » chez l'ancien consul général de France, à Liège, M. Pallu de la Barrière, chez qui il rencontra des contemporains appelés à devenir éminents, le futur professeur H. Mondor, le futur amiral Muselier. A partir de 1907, Ochs se partagea entre Paris et Liège. Il commença dans cette dernière ville sa carrière sportive d'escrimeur ; il avait pratiqué jusque-là à l'occasion l'aviron, la lutte et la natation. Son ami H. Anspach, le conduisit en 1907 à la salle d'armes Thirifays, très bien et fermement tenue.

L'entraînement y était sévère, mais on y rencontrait la « bonne société » liégeoise et le dessinateur y trouva l'occasion de nombreux croquis dont l'humour pas méchant était apprécié. Il devint bientôt un bretteur redoutable à l'épée et au fleuret. Il fut invité à de nombreux tournois à l'étranger et en Belgique, notamment à la Confrérie royale et chevalière Saint-Michel à Gand, dont le président A. Feyerick, également président de la Fédération des salles d'armes

de Belgique, lui commanda en 1910 un album. « Pointe d'arrêt » de croquis d'escrimeurs, dont il écrivit la préface. Jacques Ochs fut champion de Belgique à l'épée en 1911 et 1912 ; il fut champion olympique à Stockholm en 1912 (médaille d'or) et champion du monde à l'épée à Barcelone en 1914. A la suite de ce dernier championnat, il fut convié en Italie avec le champion de fleuret Nado Nadi et reçu à Sienne en fête, où il assista aux cérémonies du Palio. Après avoir reçu des leçons de sabre des meilleurs maîtres italiens, il découvrit Florence. Ainsi ses succès sportifs enrichissaient sa formation artistique. Il complétait sa connaissance du monde et des hommes, il rapportait de partout des notes, des croquis et même des peintures, notamment de Sienne. Il maintenait d'ailleurs une activité débordante, publiant des albums et dessinant des affiches. Durant ces années si remplies, toujours partagées entre Liège et Paris, il eût l'immense douleur en 1911 de perdre sa mère qu'il vénérât et qui était remplie d'inquiétude pour l'avenir de ses enfants, dont elle avait été le guide aimant et vigilant. L'aînée des filles, Edwige, avait recueilli des distinctions dans les classes de chant et de piano du Conservatoire. Sa cadette Martha avait remporté le premier prix de violon, puis était allée se perfectionner à Francfort. Tous les enfants étaient réunis au chevet de leur mère mourante.

Sa chaude et intelligente affection leur ferait désormais défaut.

A Paris, Jacques Ochs avait fait la connaissance d'un étudiant en droit liégeois, J. Sirot. Ils fraternisèrent et décidèrent de fonder à Liège les « Amitiés françaises », projet qui prit corps lors d'un voyage à Paris du député liégeois E. Jennissen, J. Sirot entraîna les étudiants de Liège, les haranguant selon la tradition juché sur le fameux « Tôré » de Léon Mignon. Ainsi l'œuvre fut fondée. Les conférences de la nouvelle société avaient lieu au Conservatoire. L'un des conférenciers invités fut Alfred Capus, l'auteur de « La Veine ». Il vit les dessins de Jacques Ochs, s'y intéressa et proposa à leur auteur un mot d'introduction auprès de Gaston Calmette, directeur du Figaro de Paris.

Calmette lui donna une grande chance, il lui proposa de dessiner Raymond Poincaré, qui venait d'être élu à l'Académie Française (1909). Il accepta ; il étudia le modèle pendant qu'il préparait son discours de réception à l'Académie, prit des croquis et des notes, puis alla terminer la journée chez des amis. Le lendemain matin, il signola le dessin et le porta au « Figaro », où Calmette le reçut les bras au ciel. Le journal avait paru sans le dessin, qui devait être remis la veille. Dure leçon jamais oubliée, mais qui ouvrait une longue carrière de reportage dessiné.

Elle allait d'abord mêler Jacques Ochs à tous les grands événements de Paris et ensuite à ceux de Belgique et du monde entier.

En 1910, Léon Souguenet, Georges Garnir et Louis Dumont-Wilden créaient l'hebdomadaire satirique « Pourquoi-Pas ? » et s'attachaient la collaboration de Jacques Ochs, qui dura près de cinquante ans.

Il continua sa collaboration graphique aux journaux liégeois et à « La Nation Belge » de Bruxelles (jusqu'à sa disparition) et réalisa de nombreuses affiches. Il travaillait sans relâche dans son atelier des Degrés des Tisserands lorsque « Le Petit Parisien » l'appela par télégramme en 1914 pour faire les croquis d'audience du procès de Madame Caillaux, meurtrière de Gaston Calmette, directeur du « Figaro ». Ce fut une véritable consécration.

Mais là-dessus la guerre survint en août. Naturalisé belge, Ochs avait été favorisé par le tirage au sort et n'avait pas dû effectuer de service militaire. Dès la déclaration de guerre, il retourna à Liège et consulta le médecin de sa famille, le docteur Delsaux, pour examiner son aptitude au service. Il fut opéré d'une tumeur bénigne au sein droit, provenant des coups d'épée reçus, puis il abandonna son vieux père aux soins de sa sœur aînée et de son médecin, pour franchir la frontière de la Belgique occupée à Maestricht en 1915. Il contracta aussitôt un engagement

volontaire, mais l'origine francfortoise de ses parents donna lieu d'abord à quelques difficultés. Il fut accepté en mars 1915 pour le service d'estafette motocycliste, qu'il remplit d'abord pour le ministère belge de la guerre à Dunkerque, ensuite auprès du 36^e Corps d'armée français à Roesbrugge. Cependant, en février 1916, il fut envoyé au Centre d'instruction de sous-lieutenants auxiliaires d'artillerie de Gaillon (Eure). Il aurait été dérouté par une instruction intensive tellement étrangère à sa formation artistique si le commandant de Heusch n'avait marqué une sympathie compréhensive pour ce volontaire de trente-trois ans en se faisant véritablement son instructeur personnel. Ce qui permettait à son protégé de continuer à envoyer des dessins au « Petit Parisien » et à d'autres journaux français.

Avec le diplôme d'aspirant obtenu à Gaillon et le grade de maréchal des logis, il fut envoyé en décembre 1916 au Centre d'instruction de l'artillerie de tranchées (mortiers Van Deuren) et nommé aussitôt adjudant, puis sous-lieutenant auxiliaire en février 1917. Au mois de mars, il fut envoyé à la meurtrière tranchée des lance-bombes devant Dixmude.

Ses talents d'observation et son habileté aux croquis le firent passer au mois de juin de la même année dans une escadrille d'observation, unité non moins exposée au danger. Le 17 août 1917, son avion était abattu, dans les lignes

belges heureusement. Gravement blessé à la tête, à la face, au thorax et aux bras, il fut soigné à l'hôpital « Océan » à La Panne, puis à « Bon-Secours » à Rouen : Après sept mois de soins, il fut envoyé en congé de convalescence à Saint-Raphaël.

Lorsqu'il rejoignit son unité en avril 1918, il fut envoyé dans une escadrille d'hydravions français. Dans ce service, il repéra dans la Manche un sous-marin allemand, qui fut détruit. Ochs fut cité à l'ordre du jour de la Marine Française et décoré de la croix de guerre française par l'amiral Ronarch devant le front des troupes.

Après avoir échappé par chance à la grippe espagnole, qui causa tant de pertes dans l'automne de 1918, il accueillit avec joie l'armistice. Il avait hâte de retrouver son père et sa sœur, dont il n'avait reçu que de rares nouvelles, via la Suisse. Il prit de grandes précautions pour éviter à son vieux père une émotion trop forte de son retour.

Aussitôt il se remit activement au travail ; il reprit sa collaboration au « Pourquoi-Pas ? », à « La Nation Belge », au « Journal de Liège », tout en restant attaché au « Petit Parisien ». En cette période fiévreuse d'après-guerre, il exerça une intense activité de satiriste. Ses nombreux dessins à légendes percutantes firent fureur. Ils furent édités en un album préfacé par

Charles Bernard en 1924. « Le Petit Parisien » le fit venir à Paris pour le reportage graphique des grands procès parisiens d'après-guerre et aussi pour le procès Landru.

Il fut démobilisé en automne 1919 et pensionné un an plus tard en raison de son invalidité. Il continua cependant à effectuer des rappels bénévoles à Bierset et à Gossoncourt. C'est dans ces conditions qu'il fut victime quelques années plus tard d'un grave accident d'aviation. Dès sa démobilisation, il s'était fixé définitivement à Liège, tout en faisant de fréquents voyages à Paris.

En 1920, l'emploi de professeur de peinture à la section supérieure de l'Académie royale des Beaux-Arts de la Ville de Liège fut vacant. Jacques Ochs posa sa candidature et fut reçu à ce propos par le bourgmestre Émile Digneffe, homme d'affaires, patriote liégeois et grand animateur local. Et cependant il engagea le candidat à poursuivre la conquête de Paris plutôt que de faire carrière à Liège. Mais le candidat persévéra, peut-être pour des raisons familiales. Il était le soutien de son vieux père, qu'il perdit en 1922 à l'âge de 81 ans. Mais il avait été nommé à la place qu'il ambitionnait et il y resta.

Alors, en même temps qu'il enseignait, il se remit avec ferveur à la peinture, multipliant ses recherches et ses sujets. Pour exprimer ses sentiments sur la guerre, il peignit un t r yptique

« Sur la tombe du gas », « Le poilu douloureux » et « Vers la gloire », qu'il offrit à la Ville martyre de Dixmude. Il exposa ses œuvres à Liège en 1927, elles reçurent un accueil élogieux.

C'est au cours de la même année qu'il fut victime d'un accident d'aviation au cours d'un vol de nuit à Gossoncourt. A cause d'une nappe de brouillard, l'avion percuta le sol et le passager fut éjecté. On le releva avec une fracture compliquée du fémur droit et les ligaments de la rotule arrachés. Après de nombreuses semaines d'immobilisation, la fracture se réduisait mal. Un éminent chirurgien, le Dr. Albin Lambotte intervint alors et réussit remarquablement l'opération. Mais à la suite d'un fâcheux mouvement du patient, tout fut à recommencer dans des conditions difficiles et périlleuses, sans possibilité d'anesthésie. Alors que les antibiotiques n'étaient pas encore connus, Jacques Ochs survécut, grâce au talent extraordinaire et au dévouement du Dr. Albin Lambotte, mais grâce aussi à sa propre capacité de souffrir.

Après de nombreuses cures de rééducation à l'hôpital militaire de Liège et grâce aussi aux soins dévoués de son ami le maître d'armes verviétois Ed. Flament, il parvint à retrouver la mobilité du genou droit, dont la rotule avait été arrachée. Mais il était désormais affecté de claudication, ce qui mit fin à sa carrière sportive.

Il l'avait poursuivie jusque là avec succès ; il avait emporté pour la troisième fois le championnat de Belgique à l'épée en 1922.

Depuis la mort de son père, Jacques Ochs était resté dans la maison des Degrés des Tisserands avec sa sœur, qui y donnait des leçons privées de chant et de piano. Cependant il rêvait d'une maison idéale, dans un beau site et faite pour lui. Il trouva à la rue des buissons, sur le versant sud de la colline de Xhovémont, un terrain d'où la vue sur la vallée et la ville est admirable et préservée par des servitudes. Il y fit bâtir une maison qu'il aimait et qui l'enchantait. Son hall d'entrée avait grande allure. Il était orné du moulage d'une frise antique remarquablement patiné, d'une tête antique en bronze et d'une réduction de la Victoire de Samothrace, dons de son ami le sculpteur De Soete. Cette maison, qu'il occupa à partir de 1935, devint son royaume. Il ne la quitta de son vivant que sous la contrainte de la violence.

En 1937, Jacques Ochs fut nommé directeur de l'Académie où il professait et aussi conservateur du musée de la Ville de Liège, les deux fonctions étant réunies à cette époque. Il conservait en même temps sa charge d'enseignement de la peinture. La même année, il fut nommé officier de l'Ordre de Léopold et officier de la Légion d'Honneur. Pour célébrer toutes ces promotions,

ses amis liégeois, belges et étrangers organisèrent une mémorable manifestation d'hommage. Les fonds recueillis furent, à la demande de Jacques Ochs, utilisés à créer un Fonds Jacques Ochs, destiné à venir en aide aux étudiants de toutes les disciplines de l'académie. Ce fonds existe encore.

En 1938, Monsieur Aug. Buisseret, échevin des Beaux-Arts de Liège, envoya son conservateur aux Pays-Bas pour étudier l'organisation des musées de peinture de ce pays, les salles de conservation des tableaux non exposés, les abris. Un vent menaçant commençait à souffler de l'Est. Le maître du Troisième Reich voulait épurer les musées allemands des œuvres qu'il jugeait décadentes. Elles furent expulsées d'Allemagne et vendues à l'encan à Lucerne.

M. Buisseret parvint à obtenir quelques millions de mécènes liégeois et il chargea Jacques Ochs d'établir d'urgence, en quelques nuits, une documentation suffisante sur les œuvres mises en vente. L'échevin et son conservateur se rendirent à Lucerne et en revinrent comblés d'acquisitions qui enrichirent singulièrement le musée de Liège. Un Gauguin, un Ensor, un Marie Laurencin, un Kokoschka, un Pascin (Ensor à Paris), un Liebermann (Le cheval bleu), un Picasso (La famille Soler, de la période bleue). Sur cette lancée, ils achetèrent avantageusement à Paris

un Utrillo (Le Moulin de la Galette), un Signac, un Vlaminck et une collection de dessins de Rodin. La guerre imminente devait les empêcher d'acquérir en Hollande un deuxième Gauguin, un Renoir et le célèbre « Collégien » de Vincent Van Gogh.

Néanmoins, ces acquisitions ont fait du musée de peinture de Liège un des plus intéressants des provinces belges.

Devant les menaces de guerre qui se précisaient, Jacques Ochs mit à l'abri à Bruxelles les œuvres les plus remarquables de son musée, dont le célèbre « Bonaparte Premier Consul » d'Ingres. Le reste, environ deux cents toiles, furent cachées au château de Cras-Avernas. Ayant ainsi pris toutes les mesures conservatoires possibles, lors de l'invasion du 10 mai 1940 il abandonna sa maison et partit vers la France avec sa sœur. Il avait essayé en vain de rejoindre l'armée belge. Il séjourna quelque temps avec sa sœur en Bretagne, près de La Baule. Mais il était impatient de rejoindre sa maison et, dès qu'il le put, au début de juillet, il y retourna. Ses amis inquiets lui conseillèrent de repartir ou de se cacher. Jacques Ochs avait en effet dessiné pour « Pourquoi-Pas ? » une effigie de Hitler aux mains sanglantes (numéro du 1^{er} avril 1938). On ne pouvait croire que le nazisme laisserait impunie une telle « offense » à son Führer.

Apparemment insouciant, Jacques Ochs reprit dès son retour ses fonctions directoriales, avec tout ce qu'elles comportaient de difficultés et de risques à cette époque profondément troublée par l'agression nazie et l'étendue de son avance. Cependant il ne se passa rien tout d'abord et il fallut une dénonciation au sein de l'académie contre son directeur pour qu'il fut arrêté le 17 novembre 1940 dans sa classe. Sa maison fut fouillée ; il fut incarcéré à la prison Saint-Léonard de Liège, mis au secret et interrogé par la Gestapo, qui le déclara ennemi du III^e Reich. Dans sa prison, il dessinait tout ce qui lui tombait sous les yeux, sa cellule, la promenade des détenus ; il se chantait un petit refrain composé pour la circonstance. Le 17 décembre, on lui annonça, oh joie ! qu'il allait quitter la prison. On l'embarqua avec son maigre bagage sur un camion qui le conduisit tout droit au sinistre bagne du fort de Breendonck. Dans un livre plein de dignité et de sérénité, il a en 1947 fait revivre par la plume et le crayon les victimes et les bourreaux, représentés en de remarquables dessins.

Le terrible commandant du bagne, Schmidt, ayant appris que le n^o 56 était dessinateur, lui ordonna de faire les portraits des chefs, des dessins des bagnards. Mais il fut aussi astreint à des travaux qui excédaient ses forces. Il eut une syncope et, en l'absence du commandant,

il fut envoyé dans un hôpital militaire de la Wehrmacht à Anvers. Il y fut traité avec quelque considération, pourvu d'un bon lit et fortement nourri. De nombreuses démarches avaient été faites en sa faveur auprès des autorités militaires d'occupation. S.M. la Reine Élisabeth, grande protectrice des artistes, avait agi avec insistance. Jacques Ochs fut renvoyé de l'hôpital à Breen-donck pour y apprendre la nouvelle extraordinaire en ce lieu qu'il était libéré du bagne. Il y avait passé quinze mois. Grâce à quelques complaisances, il parvint à glisser dans le fond de sa valise moisie une bonne partie de ses dessins de captivité.

S'il retrouva sa sœur, ses amis, sa maison, il y vécut en résidence surveillée. L'accès de l'académie lui fut interdit et il dut se présenter chaque semaine à la gestapo.

Alors il se dépensa dans son atelier à une activité telle qu'il n'en avait jamais exercée. Il repartit de zéro et se fit son propre élève. Il dessina et peignit sans relâche, établissant une documentation abondante dont il se servit longtemps dans la suite. Il s'imposa comme discipline de peindre des natures mortes, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant et ne fit plus dans la suite. Il fit aussi beaucoup de portraits. Il s'astreignit à une dure école, soutenu par la sympathie admirative de ses amis.

Après deux années de cette vie de reclus laborieux, 1944 lui permettait de pressentir

la fin de l'oppression. Il offrait asile en mai à des amis sinistrés lors du premier bombardement allié de la région liégeoise. Dans la nuit du 5 juillet, la gestapo envahit sa maison avec violence et, devant ses amis atterrés, Ochs et sa sœur furent enlevés et envoyés à la caserne d'artillerie de Malines, point de départ vers les camps d'extermination. Il y fut condamné à mort. Sa maison avait été mise sous scellés. Des amis y pénétrèrent cependant et sauvèrent ses fardes bourrées de dessins. La gestapo fit venir des voitures de déménagement pour vider la maison, mais avec la complicité du déménageur, des amis purent sauver un grand nombre de ses peintures et les mettre à l'abri. L'arrivée des troupes anglaises à Malines le 3 septembre 1944 sauva Jacques et Edwige Ochs de la mort et leur rendit la pleine liberté. Par une heureuse circonstance, ils retrouvèrent une partie de leur mobilier.

Rentré chez lui, Jacques Ochs fut réintégré dans ses fonctions de directeur de l'académie. Dans les caves de cet établissement, il trouva un hôpital, où furent soignées les victimes des bombes volantes que les Allemands envoyèrent sur Liège dès le mois d'octobre. Dans les premiers jours de décembre, un de ces engins explosa près de sa maison, qui fut rendue inhabitable. Il devint un errant, réfugié chez quelques amis à

Bruxelles et à Liège, notamment chez le professeur M. Dubuisson, qui devait comme lui appartenir plus tard à l'Académie royale de Belgique.

Il put dès le printemps de 1945 réoccuper sa maison réparée tant bien que mal et ce fut pour se remettre, une fois de plus, avec acharnement au travail. Il prépara son livre sur Breen-donck, traça une série de dessins à légendes inspirées de la lourde atmosphère d'après-guerre et fit au cours de cette année une grande exposition de ses peintures et de ses dessins au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles. Elle fut honorée d'une visite prolongée de S.M. la Reine Élisabeth.

Concurremment à cette activité artistique personnelle, il consacra de grands efforts à son enseignement de la peinture et surtout à la réorganisation de son musée. Après sa réouverture en 1946, il organisa des Concerts de midi, des conférences, des auditions de musique associées à des expositions spéciales ou d'ensembles. Telle celle consacrée en octobre 1946 à l'œuvre peinte de Vincent Van Gogh, introduite par une conférence de l'Ingénieur V. W. Van Gogh, neveu de Vincent. Il fit mettre en valeur les achats de Lucerne et rétablit deux salles intéressantes, consacrées l'une au peintre liégeois Léonard Defrance, l'autre à Eugène Boudin, dont le musée possède une importante collection.

Cette activité éclectique de promotion artis-

tique attira à nouveau sur lui l'attention de Monsieur Auguste Buisseret, son ancien échevin des beaux-arts, alors ministre de l'Instruction Publique, qui le nomma en 1945 directeur général des beaux-arts de Belgique. Des amis qui suivaient avec admiration son activité créatrice le conjurèrent de refuser cette charge, qui ne convenait pas à son tempérament et qui ne pouvait lui apporter que des déceptions. Il s'en convainquit très rapidement par lui-même et il abandonna très courtoisement ces hautes fonctions administratives, dont il ne fut investi que peu de temps. Il réintégra avec soulagement son atelier.

Peu à peu sa maison, son royaume, s'était relevée des dommages et du pillage. Ochs y vivait dans une paix laborieuse, choyé par sa sœur Edwige, dont il était l'idole.

En 1948, il atteignit l'âge de la retraite administrative ; il quittait ses fonctions à l'académie et au musée de la Ville de Liège. La même année, il était élu correspondant de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique et nommé membre de la Commission d'achat des Musées royaux d'art moderne. Ce furent là les occasions d'une nouvelle manifestation d'hommage et de sympathie très émouvante qui lui fut faite à Liège.

Avec sa sœur, Ochs se rendait annuellement en vacances à la Côte d'Azur, en 1947 à Beaulieu

puis pendant plusieurs années à Saint-Paul-de-Vence, à l'Auberge des fleurs, dont il peignit la sieste des pensionnaires dans les jardins. Il y rencontra André Gide et le Prince Napoléon.

Il ne se reposait pas en vacances. Il parcourait le pays le carnet de croquis à la main et il rentrait de ses voyages avec une quantité de documents, aussitôt traduits dans son atelier en une grande série de tableaux d'inspiration provençale. Il en fit plusieurs expositions qui connurent un très grand succès.

Dans ses contacts renouvelés avec la Côte d'Azur, il ne retournait pas à Nice, où il ne retrouvait plus ses souvenirs d'enfance, qu'il préférait conserver dans sa quiétude familiale. Mais brusquement, celle-ci fut anéantie. Mademoiselle Edwige Ochs se mourait et, en 1951, elle quitta son frère, ayant conservé jusqu'à la fin la naïve et charmante douceur qui avait été l'ornement de sa vie.

Esseulé, malheureux, Ochs sombra dans un profond désarroi, à la consternation de ses amis. Une ancienne élève, peintre de talent elle-même, professeur aux instituts de la Ville de Liège et amie de sa sœur, s'offrit à veiller sur lui et devint l'épouse de ce célibataire endurci.

De nouveau choyé dans son royaume, il put continuer à se consacrer sans soucis à ses rêves. Les nombreuses années qui lui restaient encore

avant que sa vue déficiente arrêât son pinceau furent des années de travail enthousiaste et d'abondante création d'un talent pleinement épanoui et maître de soi.

Avec sa compagne nouvelle, il reprit ses voyages de vacances pascales et estivales. A l'occasion de l'un d'eux, il alla à Gaillon évoquer ses compagnons de 1916. Il y fit la connaissance d'un original, Monsieur Raphael, ancien écuyer du Cadre Noir de Saumur, qui tenait « Aux Farquettes » à Bailly une ferme zoologique et un chapiteau privé, sous lequel évoluaient des chevaux superbes et une nuée de jeunes acrobates et jongleurs. Le clown Avérinos fut le modèle du « Clown musicien » primé à la Biennale de Menton en 1953. Une délicieuse jeune acrobate et une charmante petite Martiniquaise inspirèrent aussi de nombreux tableaux. M. Raphael était la providence des gens du voyage, son chapiteau un refuge et une école. Il ouvrit largement son parc à Ochs, dont le cirque avait toujours été un sujet de prédilection et qui rencontra là son rêve en pleine réalité. Aussi s'y épuisa-t-il à faire des croquis, dont il tira un grand nombre de ses meilleures œuvres.

Gaillon était devenu un relais très bruyant. Il n'y retourna pas. Il passa ses dernières vacances aux Andelys, pays de Nicolas Poussin, où Signac travailla et dont la nature et la lumière

lui plaisaient. Il s'y rendit pendant neuf années consécutives jusqu'en 1965, année qui marqua le commencement de son crépuscule.

Ochs était atteint depuis 1935 d'une cataracte. En 1939, sa vision fut considérablement améliorée grâce aux soins éclairés de son ami le professeur Georges Leplat, membre de l'Académie Royale de Médecine de Belgique. Après 1944, cette affection, qui le menaçait directement dans son activité, fut son tourment pendant les années de sa plus grande maturité.

Après 1960, à sa grande désolation, sa vision faiblit progressivement. Ochs fit en 1965 sa dernière exposition à Liège. Il en eut une très grande fatigue et fut gravement malade en automne.

Depuis il ne connut plus qu'une vie pénible de malade. Incapable de travailler encore, il s'en plaignait, mais il supportait avec courage les ennuis d'une santé de plus en plus éprouvée.

En 1967, une tumeur maligne apparut à l'endroit de la fracture du nez de 1917 ; elle put être neutralisée en 1968 par des expositions aux rayons de cobalt radioactif.

En 1969, une perte fortuite d'équilibre entraîna une fracture du col du fémur, qui exigea quatre mois d'hôpital. Sa marche en fut rendue encore plus difficile. Un seul de ses membres, un bras, n'avait pas été fracturé.

En 1970, ses médecins lui proposèrent d'opérer la cataracte d'un de ses yeux, l'autre étant inopérable. Il y consentit et l'opération fut réussie, mais le choc psychologique que l'on en attendait n'eut pas lieu. Sa nouvelle vision le désespéra. On peut croire qu'il a alors renoncé à vivre. Son état général était d'ailleurs mauvais. Il souffrait de nombreuses infirmités qui minaient son moral.

Il fit un effort le 18 février 1971 (on célébrait ses anniversaires un jour en avance) et il eut ce jour-là la joie d'apprendre que le Collège des Bourgmestre et Échevins de Liège avait décidé d'instituer une Salle Jacques Ochs au nouveau Musée de peinture de Liège.

Puis, la santé du grand maître liégeois déclina rapidement. Il expira le 3 avril 1971 à 6 heures du matin. Il s'est éteint progressivement et doucement, après avoir été soigné avec dévouement par son épouse pendant ses longues années de maladie. Il a vécu une longue vie de travail inlassable et riche en œuvres, mais aussi en épreuves corporelles et morales. Il y a résisté grâce à sa constitution athlétique et à sa fermeté morale, acquises par une longue discipline sportive, et aussi grâce à un comportement austère et frugal. L'exposé qui précède de cette vie peut paraître long pour une notice académique, il est cependant réduit à ce qui est essentiel pour éclairer l'œuvre.

Jacques Ochs a vécu une vie exceptionnelle, « hors série », comme il disait lui-même et susceptible d'une relation passionnante d'une existence qui ne fut passionnée que d'un rêve de beauté et de justice. Correspondant depuis le 8 janvier 1948, Jacques Ochs était membre titulaire de l'Académie royale de Belgique depuis le 2 juillet 1953.

II. L'ŒUVRE

Il serait trop long de faire une description détaillée des œuvres de Jacques Ochs.

L'inventaire en paraît impossible. Jamais il n'a noté les noms des acquéreurs de ses œuvres. Il ne possédait même pas une liste de celles figurant dans les musées.

Mon intention est seulement d'en présenter un panorama. Ce terme convient particulièrement en raison de son étendue et de la variété de ses aspects. Ceux-ci sont naturellement liés aux événements de la vie du maître, comme chez tous les créateurs doués dès l'enfance et guidés par une véritable vocation. Il n'est pas nécessaire d'évoquer des exemples.

Cette vocation n'a certes pas été contrariée, mais, dans une famille imbue de musique, elle ne semble cependant pas avoir été tout d'abord

favorisée. L'émigration de Nice à Liège pour des raisons d'ordre musical n'a pas permis à Edwige et Martha Ochs d'atteindre à quelque notoriété dans les arts vocal et pianistique ou violonistique. Il n'a pas empêché Jacques d'accéder à la maîtrise de son art.

Il avait vingt-deux ans lorsque sa mère comprit qu'il fallait l'envoyer à Paris. Mais quelle eût été son œuvre s'il y avait vécu depuis l'âge de dix ans ?

Dans son enfance, il peignait des aquarelles et des dessins aquarellés, bien observés et d'une grande finesse de tons, paraît-il. Je me les représente semblables aux enluminures des frères Odéro dans leur album des « Contes des mille et une nuits ». Je connais un dessin sur lequel Ochs a noté qu'il l'avait fait vers 1895, donc à douze ans. Il vivait alors déjà à Liège. Le dessin représente une vieille femme s'appuyant sur une béquille et sur un bâton, accompagnée d'un petit garçon portant un baluchon et qui lui tient la main. La technique du dessin, à la plume et à l'encre de Chine, n'est guère propre à l'observation directe ; il doit procéder d'un croquis. L'enfant a pu observer de tels personnages à cette époque et dans cette région, à Liège, à La Préalles, à Visé ou à Herve. Ce qui frappe dans cette œuvre juvénile c'est une apparence de réelle maturité : fermeté des traits et du

dessin, correction des perspectives, gradation des valeurs, expression des personnages, qualité et soin du dessin. Il se peut que je m'abuse en croyant y trouver déjà la griffe de son auteur, alors que la technique en est si différente de celle des dessins si caractéristiques de l'artiste adulte, qui en fait reconnaître l'auteur sans qu'il soit besoin de signature. Il est à remarquer que le sujet de cette œuvre juvénile, associant une vieille femme et un enfant tous deux malheureux, hantera souvent l'artiste adulte.

Vint la période d'apprentissage, cours du soir et du jour à l'académie de Liège (1897-1903). C'est à la peinture qu'il s'y applique, naturellement d'une manière très classique d'après modèles. Cependant ses peintures d'élève se distinguaient par l'exactitude de l'observation, la solidité de l'exécution et aussi par une largeur de vision non exempte d'imagination, alors que l'enseignement prescrivait l'objectivité stricte.

Déjà le portrait et la représentation des personnages le hantaient particulièrement. Comme il est indiqué à cette époque de sa vie, il fit le portrait de son professeur D'Heur. De 1903 on trouve dans sa collection personnelle un grand portrait de sa sœur Edwige (plus tard Ochs ne peindra plus de si grandes toiles). Les couleurs sont assez vives. Une grande jeune femme élégamment vêtue, coiffée d'un grand chapeau,

évoque les grâces des premières années du XX^e siècle. Puisque l'auteur est encore si près de l'école, on peut songer à une influence de son maître Adrien de Witte, par un certain accord avec « La femme au corset rouge », son œuvre maîtresse.

Après sa sortie de l'académie, Ochs peignit abondamment et exposa à Liège avec son compagnon d'atelier Henri Anspach tous les deux ans de 1905 à 1913. Il a conservé quelques œuvres de cette époque, notamment une « Rue Pierreuse » à Liège, que je considère personnellement comme un petit chef-d'œuvre. A la rétrospective d'Henri Matisse à Paris en 1967, des toiles de la jeunesse de ce maître qui y étaient exposées présentaient un air de famille frappant avec celles de Jacques Ochs à la même époque.

Dans sa collection, on trouve aussi une « Cour de ferme en Campine », de la même veine. En ce temps là il était assez attiré par ce pays encore sauvage : Eysden, Genck (chère aux peintres de l'époque), la Basse-Meuse et sa lumière, ainsi que par les hauteurs ceinturant Liège.

L'intérêt qu'il portait aux personnages et surtout aux mal lotis (cf. dessin de 1895) conduisit Ochs à composer aussi des scènes réalistes, souvent des intérieurs. La Ville de Liège lui acheta à cette époque « Une grand'mère veillant son petit-fils malade ». Cette œuvre, à caractère

probablement social, a été réexposée à Liège l'année de la mort de son auteur. Il est apparu que cette œuvre aurait pu être plus récente, sans que son caractère d'ensemble eût été modifié, si l'on en juge par certaines scènes peintes beaucoup plus tard, telle « Le peloton de laine ». Un vieil homme, accroupi à la manière d'un mineur, tend entre ses mains noueuses un écheveau de laine, que sa vieille commère tourne en peloton. La scène se passe devant une mesure à la façade fleurie, à la porte de laquelle un chat hume l'air. Petit tableau intimiste de la vie des villages wallons de mineurs, sans mélo, respirant la sérénité. Il est vif en couleur, de la dernière période du maître.

De l'époque du portrait de sa sœur, une toile encore de grandes dimensions : « La fillette à la fenêtre », prétexte à montrer le Musée Curtius vu d'une fenêtre de l'autre rive de la Meuse et que regarde une fillette tenant une poupée et assise sur le seuil. Tableau très estimable et qui a une curieuse histoire. Comme il était devenu trop encombrant, sa propriétaire le revendit à son auteur. Il le reprit d'autant plus volontiers qu'il ignorait tout du sort de ses peintures de sa jeunesse et qu'il put encore le contempler avec sympathie.

En 1905, il exposa avec succès des œuvres nées d'un voyage à Biarritz et au Pays basque.

On ignore ce qu'elles sont devenues. Après, ce fut la période parisienne et aussi sportive, caractérisée par une intense activité de dessinateur, sans cependant que la peinture perdit tous ses droits. Mais on ne sait rien non plus des toiles de cette époque. Seul un beau petit panneau dans la maison du maître : « Vue de Sienne » montre que l'auteur de la « Rue Pierreuse » était resté égal à lui-même.

Ses albums de croquis de personnages se suivirent à toute allure. En 1909, l'album « Spa-Aviation » (c'est l'époque de son baptême de l'air). En 1910, « Pointe d'arrêt », préfacé par A. Feyerick. En 1911, un album de personnalités anglaises du monde de l'automobile et beaucoup d'autres encore. Ces premiers albums étaient dessinés à la plume et à l'encre de Chine, comme le petit dessin de 1895. Plus tard, ses albums furent traités de plus en plus largement au fur et à mesure que la maîtrise du peintre s'affirmait. Son dessin se dépouillait à l'essentiel, caractérisé par le trait large et sûr qui lui était aussi propre que sa signature (cf. Album des jubilaires de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Université de Liège, 1936).

En 1910 commença la longue collaboration au « Pourquoi-Pas ? », dont le dessin de couverture hebdomadaire de Ochs contribua grandement au succès du journal. Le portrait du personnage

de la semaine était plus ou moins caricatural mais le dessinateur n'ignorait pas la déférence et le respect ; certaines effigies étaient traitées avec grandeur. Je me souviens de celle d'Hector Denis, le cou enveloppé d'une large écharpe rouge vif (ce professeur était député socialiste) ; un très beau dessin d'une tête caractéristique.

J'étais étudiant en ces années là et j'ai gardé un très vif souvenir de ces dessins, dont je ne connaissais pas personnellement l'auteur. Les pages du « Pourquoi-Pas ? » étaient ornées de culs-de-lampes et autres petits dessins humoristiques très savoureux, pour lesquels Ochs avait établi une série importante de dessins rehaussés hauts en couleur, qu'il conservait jalousement et qui pourraient suffire à sa réputation. A la suite de ses vacances dans les Pyrénées-Orientales, un céramiste de la région J. Miro (à ne pas confondre avec le peintre espagnol Joan Miro) réalisa quelques coupes et plaquettes ornées de certains de ces sujets.

Il dessina aussi des affiches, dont une très grande et très remarquée pour les cigarettes Khalifas. Les trois militaires qui y figuraient étaient des portraits de personnages liégeois connus.

Le nom de Jacques Ochs apparaissait ainsi partout et constamment. Dans les journaux,

sur les murs, la qualité et la verve de ses dessins recueillaient tous les suffrages. Tout le monde désirait être « honoré » d'un de ses dessins. C'est comme cela que parurent, sous le titre « Les Remarqués », deux albums de charges de personnalités liégeoises, préfacés par Isi Collin et par Auguste Donnay.

Sa réputation n'était pas seulement établie à Liège, à Bruxelles, en Belgique. Il était célèbre à Paris et c'est à lui que le « Petit Parisien » fit appel pour les croquis d'audiences du sensationnel procès d'assises de Madame Joseph Caillaux, meurtrière de Gaston Calmette, directeur du « Figaro ». Ces dessins ont fait époque.

Dans cette sarabande triomphale de dessins, quel temps restait-il pour la peinture ? Que sont devenues les études de chez Jean-Paul Laurens, de l'Atelier Julian et les copies du Louvre ? Ochs n'en a jamais rien dit et personne ne le sait. Des peintures nées de ses voyages, je ne connais que le petit panneau de Sienne. Dans la collection personnelle du maître, on trouve de très beaux dessins, très achevés, de personnages des « Noctambules », le pianiste Leray-Doucet, le maître chansonnier Xavier Privas et aussi des habituées du lieu : « Margot la frêle chanteuse » et d'autres. Comme Toulouse-Lautrec ne cessait de faire des croquis au « Moulin-Rouge », ainsi faisait Ochs aux « Noctambules », mais il était

sobre et l'ambiance était différente. Il n'avait conservé que peu de ces dessins ; il a dû en donner beaucoup car ils étaient très attractifs.

Si le pinceau n'a pas chômé pendant cette période, on ne sait pas grand chose de ce qu'il a produit entre 1905 et 1914, ni de ce que sont devenues ces œuvres. Il figurait sur le catalogue du VIII^e Salon des Indépendants à Bruxelles en 1911 par un important envoi de onze œuvres, dont des caricatures ou des portraits de Mgr Schoolmeesters, du comte de Liedekerke, de Jean d'Ardenne, de Franz Courtens, d'Eugène Ysaye, d'Émile Digneffe et de Robert Goldschmidt, toutes personnalités en vue. Il avait peint en 1906 le portrait de Joseph Jongen, en 1909, celui de l'aviateur Delagrangé. Cette liste de portraits d'avant la première guerre est certes très incomplète. Dans la collection du maître figurent des portraits de son père (1905) et de sa mère peu avant son décès (1910), qui sont très émouvants.

De son œuvre de la guerre on ne sait rien. Il est certain qu'il a dû prendre beaucoup de croquis de son entourage. Ils lui auront servi plus tard. Il aimait les grands horizons, les ciels calmes, la lumière douce des plaines flamandes. Cela aussi aura pu lui être utile. Il ne quitta pas les unités d'instruction ou combattantes, si ce n'est pour les salles d'hôpital. Il n'eut pas le

temps de peindre, pas d'autre temps que celui de tous ses compagnons du drame de nourrir une sainte hargne contre les responsables de leurs misères. Chez un satiriste comme Ochs, cela devait se traduire plus tard en œuvres et en légendes vengeresses.

Les communications avec la Belgique étaient coupées, mais elles avaient été maintenues avec Paris et le dessinateur apprécié n'avait pas été oublié, mais encore sollicité. Après la capitulation allemande, ce fut le grand appel. Le numéro du dimanche 10 novembre 1918 du « Petit-Parisien », portant comme titre sur toute la largeur de la première page : « Le Kaiser a cédé : il abdique » était illustré sur cette page de deux dessins de Ochs, l'un représentant « Celui qui cesse de régner » (le Kaiser), l'autre « Celui qui ne règnera pas » (le Kronprinz).

Comment, étant encore mobilisé, Ochs a-t-il pu réaliser le grand et triomphal dessin qui couvrait toute la « une » du « Petit Parisien » du 14 juillet 1919, intitulé : « Les voilà » ? Il représente le « Défilé de la Victoire » ; les armées françaises et alliées s'avancant sur les Champs-Élysées en passant sous l'Arc de Triomphe. Au premier plan, une haute figure de la République tend vers elles une couronne de lauriers. Malgré son caractère de circonstance, il est animé d'un souffle qui est d'un maître. Il faut considérer

qu'il est d'un combattant, volontaire de 36 ans, qui a versé son sang et contracté une invalidité permanente. Ce dessin, tracé par une main inspirée, traduit l'immense élan de justice et de fierté de ceux qui ont été les plus nobles acteurs et les principales victimes de la guerre.

Après 1918, les grands procès d'après-guerre s'ouvrirent à Paris, pour lesquels Ochs demeura le dessinateur attitré du « Petit Parisien ». Ce fut du véritable reportage graphique, qui plongea le combattant à peine sorti de la sanglante mêlée dans le remugle des drames de l'arrière et de la vie civile. Il illustra ainsi les procès de Bolo Pacha, de Joseph Caillaux (en Haute Cour), de Madame Bessarabo, de Thérèse Humbert, de Lenoir, de Germaine Berton, etc., aussi celui de Landru. Il a ramené de ces séances des tribunaux, outre des impressions personnelles uniques, des centaines de dessins qui échappèrent heureusement au pillage de sa maison par la gestapo. En 1954, Jacques Ochs a fait don de cette collection de dessins à la République Française. Ils ont été déposés au Musée de la guerre, à la bibliothèque de la documentation internationale, au Pavillon de la Reine à Vincennes.

Après la démobilisation, Ochs fut presque tout de suite attaché à l'académie des beaux-arts de Liège pour faire le cours supérieur de peinture. Son activité s'attacha de nouveau

surtout à la peinture qui, selon lui, inclut le dessin comme base fondamentale. Par exemple, il commençait tous ses portraits par une esquisse dessinée ; ses personnages et ses objets sont souvent cernés d'un trait foncé. S'il consacra dorénavant moins de temps au dessin proprement dit, il continua cependant sa collaboration au « Pourquoi-Pas ? » pendant près de quarante ans encore et il composa aussi, avec une grande générosité, les dessins que lui demandaient des œuvres de bienfaisance, principalement celles destinées à venir en aide aux victimes de la guerre. En 1932, il illustra un livre du Docteur Reynders « Alors à l'Yser ». Avant cela, il avait réuni une grande série de dessins satiriques à légendes, qu'il appela « Dessins politiques » et qui furent publiés en un album préfacé par Charles Bernard (1924). Ses légendes étaient percutantes, incisives, vengeresses, mais toujours empreintes d'un haut idéal de justice et de beauté, sans trace de vulgarité. Ses dessins étaient de la griffe du reporter des procès, fermes, implacablement vengeurs, souvent dramatiques et imposant toujours le respect. Ils exposaient à vif les dilemmes d'après-guerre, les abus, les injustices et les rancœurs. Jacques Ochs avait à dire cela avant de se plonger dans les délices de la peinture et c'était bien dit, à la manière de Daumier et de Forain, dont il s'affirmait l'égal.

Après ses épreuves de la deuxième guerre, Ochs fit une nouvelle série de dessins satiriques dont il sera question plus loin. Dans les dernières années de sa vie, certains événements politiques, principalement d'ordre international, lui inspiraient encore des idées de dessins, dont il me citait les légendes qu'il aurait voulu y mettre, mais que sa quasi-cécité ne lui permettait plus de tracer. Ses légendes imaginées conservaient toute la vigueur ancienne.

Pourtant, à d'autres moments, il regrettait, disait-il, le temps qu'il avait perdu pour la peinture en faisant des dessins. C'était son dilemme.

Avant de revenir à la peinture, il faut encore noter qu'au cours de cette période de 1920 à 1940, Ochs s'est aussi essayé à la gravure par divers procédés. Il a utilisé pour ce faire certains dessins d'audiences du procès Landru, dont il a tiré des planches très claires, d'une grande acuité psychologique. Il a aussi produit quelques planches très noires, contrastant avec les précédentes, telle « Les Financiers », estampe puissante et satirique. Elles montrent que l'artiste aurait pu réaliser des chefs-d'œuvre en gravure. Mais il ne persévera pas dans cette voie, peut-être pour ménager sa vue.

Ses peintures de cette époque ont été abondantes et variées, mais sa collection personnelle n'en contenait plus une seule. On peut croire qu'il

avait beaucoup vendu ces œuvres très attrayantes et qui trouvaient beaucoup d'amateurs. Il avait d'autre part besoin d'argent pour bâtir sa maison définitive, bien conçue et très soignée, donc assez coûteuse. C'est une circonstance heureuse peut-être, car Ochs a complètement modifié sa manière de peindre après sa libération du bagne de Breendonck et il est possible qu'il eût détruit beaucoup de ses œuvres antérieures s'il en avait eu la possibilité. J'ai pu en voir quelques-unes dans des collections privées et dans des expositions de l'époque.

Déjà il affectionnait ses principaux sujets qu'il développa dans la suite : scènes religieuses, maternités, cirque, clowns. On y trouvait aussi un genre passager, d'une galanterie très retenue : des scènes de pastourelles et de bergers, ayant peut-être quelques rapports avec certains petits dessins plus libres du « Pourquoi-Pas ? » Il étudiait dans ces peintures des expressions diverses : des effets de lumière, des contre-jours et souvent des sortes de camaïeux d'un ton dominant. C'était le cas de ses pastourelles (dont une acquise par l'État belge en 1931), de certaines scènes religieuses et de certaines maternités ; cela ajoutait à ces œuvres un certain mystère. Les toiles de cette nature sont très intéressantes et très caractéristiques de leur auteur. Dans les dernières années de son activité picturale,

il a repris quelques fois cette manière pour ses sujets religieux, comme « Le jugement dernier ». « La mort du héros », mais avec plus de lumière et aussi plus de couleur.

On ne peut oublier ses clowns, souvent représentés en buste et contrastant avec les sujets précédents par leurs couleurs vives et franches, Le bonnet conique blanc coiffe la face enfarinée, blessée par la longue raie rouge vif qui allonge la bouche. Sous le cou, la blouse de soie d'une couleur vive et crue, jaune, verte, orange ou rouge, fait une grande plage monochrome (Salon du printemps de 1936 au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles). La prédilection de Jacques Ochs pour le cirque et les clowns intriguait ses amis. Ils voulaient y voir une intention morale, la satire de la société, de la comédie humaine et de la condition de l'homme. Il s'en est toujours défendu. Il disait que les cirques et les clowns lui avaient donné dès son enfance des impressions inoubliables de couleurs et de lumières et que cela représentait pour lui un excellent sujet de peinture pure, sans autre intention. En fait, jusqu'en 1932, Jacques Ochs ne connaissait le cirque et les clowns qu'en spectateur. Cette année là, le célèbre clown suisse Grock (Sans blague !) vint à Liège pour donner des représentations au Théâtre royal, dont le directeur, M. Gail- lard, le fit rencontrer Jacques Ochs. Ils se virent

plusieurs fois et Ochs a conservé de lui un portrait au crayon dans sa collection personnelle.

Enfin il peignit aussi beaucoup de portraits. Sa réputation de portraitiste, déjà bien établie avant la première guerre, ainsi qu'on l'a vu plus haut, grandit encore et il eut de plus en plus de modèles, surtout après qu'il eût transféré son atelier en 1935 dans sa nouvelle maison très agréable de la rue des Buissons. Ochs n'avait pas la liste de ses portraits. La plupart avaient certes été des commandes, mais le maître aimait aussi trouver chez des amis, dans leurs familles, des modèles caractéristiques dont les portraits, peints en guise d'études et bénévolement, n'étaient souvent pas les moins réussis et toujours de belles peintures. La liste qui suit de portraits peints avant la deuxième guerre mondiale est très incomplète. On y note le peintre Mataive, le sergent Merckx (figure légendaire à Liège d'un engagé volontaire sexagénaire de la première guerre), le professeur japonais Tuzi, un étudiant chinois, le publiciste Olympe Gilbert, le député Auguste Buisseret, le général Biebuyck, le R.P. De Groote (au Musée de Gand), le maître d'armes Thirifays (1910 et 1927), le docteur Delsaux (médecin de la famille Ochs), le docteur Renouart et sa fille Suzanne, etc. En 1922, peu avant le décès de son père, il en avait peint un petit portrait très émouvant.

Après sa libération du bagne de Breendonck en 1942, en résidence surveillée dans sa maison et sous une menace permanente de « suppression », il se remit à sa propre école et peignit sans relâche. Il commença par des natures mortes en y recherchant les effets les plus ténus : plis dans une nappe blanche, transparence du verre d'un flacor, reflets d'une marmite en cuivre. Tout était prétexte à peindre. On rapporte quelques roses variées d'un jardin sinistré. Il les dispose dans un pot bleu et en fait un exquis tableau de fleurs, unique dans son œuvre. Une jeune femme, Madame Boseret, venait le voir quelquefois avec sa petite fille. Il en fit des quantités de croquis, pour les maternités qu'il affectionnait de peindre. Il fait les portraits de tous ses visiteurs : le poète Léon Decortis, le critique d'art Jules Bosmant, les professeurs Jacques Roskam et Fernand Dehousse, l'acteur wallon Donat Wagener (qui lui sert de modèle bénévole pour son superbe Tchantchès, personnage populaire du folklore liégeois, qui symbolise l'esprit frondeur et gouaillieur de Liège), l'auteur et journaliste wallon Georges Remy, les ingénieurs Paul Baudart et Philippe Questienne ses voisins, le maître d'armes Flament, le journaliste Victor Boin, une dame militant dans la résistance (dont le portrait devient un tableau symbolisant la résistance). D'un jeune étudiant de ses amis, le portrait devient le

« Jeune homme au violon » qu'il exposa après la guerre.

Il s'inspirait aussi de l'admirable panorama qu'il découvrait de sa maison pour peindre des évocations de la Wallonie industrielle. A part les portraits, ses études ne correspondaient pas à ses sujets habituels.

Après sa deuxième libération en septembre 1944, il eut à peine le temps de remettre un peu d'ordre dans sa maison pillée que la voilà sinistrée par un V2 et rendue inhabitable. Il installa un atelier de fortune dans les locaux de l'académie, ayant été rétabli dans ses fonctions de professeur et de directeur. Il y fit entr'autres un portrait du professeur Marcel Dubuisson, chez qui il avait trouvé refuge pendant quelque temps.

Au printemps de 1945, il put réoccuper sa maison et son atelier et il s'abandonna alors à la passion de peindre qui allait l'étreindre pendant une vingtaine d'années encore, jusqu'à ce que sa vue défaillante lui fît déposer ses pinceaux.

Cependant le dessin ne fût pas abandonné. Il créa une nouvelle série de dessins satiriques, qui honoraient les braves et stigmatisaient les traîtres. Ils furent exposés à Liège en 1947.

Il écrivit aussi son livre sur Breendonck, illustré de nombreux dessins qu'il avait rapportés du bagne et qui sont très émouvants. Le texte

qui les accompagne est d'une grande dignité et d'une réelle élévation de pensée. L'ouvrage fut publié en 1947 sous le titre « Breendonck, Bagnards et Bourreaux », préfacé par Louis Dumont-Wilden et dédié par l'auteur à son ami Victor Boin.

Comme après la première guerre, il fut sollicité par de nombreuses œuvres pour dessiner des emblèmes, des affiches, ce qu'il faisait bénévolement. Un dessin de Jacques Ochs a permis à l'Œuvre du parrainage des enfants des fusillés de Liège de recueillir en vingt-cinq ans plus de quarante-sept millions. Ce très beau dessin a été reproduit en intaille sur une stèle à l'entrée de l'Enclos des Fusillés de la Citadelle de Liège.

Il continua à envoyer ses dessins hebdomadaires au « Pourquoi-Pas ? » et il illustra les « Souvenirs d'un journaliste » de Georges Garnir, publication posthume préfacée par L. Dumont-Wilden.

Il participa aussi par des dessins aux Salons des humoristes de 1948 et de 1951 ; il reçut l'Oscar du premier, qui était organisé à l'occasion du 20^e anniversaire du cercle « Les Humoristes » de Bruxelles.

En fait, il dessina jusqu'à la fin de ses jours. Si ses portraits étaient faits d'après le modèle (et d'après une documentation photographique pour les personnages décédés), toutes ses toiles

étaient créées à l'atelier, d'après des croquis annotés si elles résultaient d'une observation à l'extérieur. Pour les sujets entièrement imaginés, il faisait de très nombreux croquis d'études, aidé éventuellement par des croquis anciens, dont il avait une collection innombrable. Ses dessins, d'étude étaient très poussés et achevés, avant d'être transposés sur la toile comme schéma. Lorsqu'il ne fut plus capable de peindre, il continua à dessiner les scènes et les personnages qu'il parvenait encore à distinguer au parc de la Citadelle de Liège, où son épouse le conduisait par les beaux jours ensoleillés, ou dans les salles et les couloirs de l'hôpital. Rien de plus émouvant que ces dessins au stylo à bille, sur les chiffons de papier qu'il trouvait sous la main. Sa maîtrise de composition s'y retrouvait encore, mais avec variété, sans rien de l'obsession que l'on pouvait ressentir des innombrables masques sommaires, des innombrables danseuses élémentaires de la vieilleuse de Matisse, qui couvraient les murs de la rétrospective de 1967.

Pour reprendre contact avec le public et recueillir une impression globale de ses nouvelles conceptions, Ochs fit en 1945 une grande exposition au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles. Ses œuvres peintes et dessinées remplissaient plusieurs salles : Après ses épreuves de la période d'occupation allemande, le succès notable de

cette exposition fut un grand réconfort et une incitation puissante à poursuivre l'effort.

Dès lors, ses peintures furent pour une grande part l'expression des souvenirs rapportés, sous forme de croquis annotés, de ses voyages de vacances avec sa sœur Edwige d'abord, puis, après son décès, avec Yvonne Lefèbvre. Parallèlement, il laissait pourtant courir son imagination et ses rêves pour reprendre ses sujets de prédilection anciens et aussi pour en essayer de tout nouveaux. A la suite de ses études pendant la réclusion de la guerre, sa peinture était devenue un festin de couleurs et de lumière, auquel s'ajoutait presque toujours un accent humain. « Le vieux jardinier », qui se repose un instant appuyé sur le manche de sa bêche, résume l'implacable : « Tu gagneras ton pain... » « Le marchand de ballons » eut de nombreuses versions. Un beau prétexte à peinture que la collection des ballons de diverses couleurs, disait le maître. Mais au fil des versions, le marchand devient plus vieux et n'est plus seul : une petite fille se serre contre lui. Dualité grand-père, petite fille, pendant de la grand-mère et de l'enfant malade, à un demi-siècle d'intervalle.

Et des quantités de « Maternités », toutes diverses et cependant semblables, associant intimement des jeunes femmes et des petites filles. Idéal, rêve d'un peintre célibataire et

vieillissant, cette jeune mère toujours jeune et cette petite fille toujours petite, famille non charnelle.

Des premières vacances de Jacques Ochs après la guerre, à Saint-Paul-de-Vence, où il retourna plusieurs années consécutives, il conçut et réalisa une collection considérable et vraiment remarquable de tableaux chantant la Provence. Qu'il s'agisse de « L'olivier », « L'olivaie », « Le puits », « Ruelle à Saint-Paul » (avec la silhouette d'une vieille dame d'un caractère prenant), « L'ânier », « Saint-Jeannet » (dévoré par la lumière et qu'une « Fuite en Égypte » emplît de mystère) et de tant d'autres, de tous ces tableaux aux admirables qualités plastiques se dégage un sentiment panthéiste ou religieux difficilement définissable.

Ç'a été certes un sommet de l'œuvre de Jacques Ochs, résultat des retrouvailles avec la lumière latine après les années « de nuit et de brouillard ». Ces très beaux tableaux connurent un très grand succès ; il n'en reste plus guère dans la collection du maître.

De ses séjours à la Côte d'Azur, le plus souvent à Beaulieu, une autre série d'œuvres naquit, chantant la Méditerranée, avec le même sentiment d'adoration de la nature et de la lumière méridionales, accompagné parfois de réminiscences classiques. D'où « Les pêcheurs » (que

Jacques Ochs destinait à sa « ville natale », « Vision antique », etc.

« Méditerranée » est un relativement grand panneau de synthèse : la mer, le ciel, une île portant un palais blanc, le rivage, ensemble animé d'un personnage, une femme empreinte de toute la dignité méridionale. Ce sujet a fait l'objet d'années de recherches, de multiples versions, surtout en rapport avec le personnage, parfois accompagné d'un ou de plusieurs enfants, en vue d'atteindre à un dépouillement et à une harmonie grandioses.

Il est intéressant de noter ici un contraste probablement inconscient. Il est advenu à Ochs de passer occasionnellement quelques jours au bord de la mer du Nord, au Zoute, à Coxyde ou à Westende, avec sa sœur chez des amis. Il prenait force croquis, surtout de jeunes femmes avec des enfants, qui en ce temps-là étaient encore relativement habillés. Il en résulta quelques tableaux inspirés, disait-il, de la mer du Nord.

C'étaient des maternités dont les deux personnages couvraient presque toute la toile, laissant tout juste entrevoir un peu de mer glauque et de ciel pâle. De la même époque, une jeune femme tenant à la main une petite fille se promène au bord de la Méditerranée à Beaulieu. Les personnages n'occupent que peu de place et

on les distingue à peine. La lumière les a littéralement dévorés, elle est le seul objet de cette toile, elle rayonne du ciel et de la mer qui la remplissent toute. Or, Ochs répétait volontiers qu'il aimait la lumière des Flandres et des Pays-Bas, leurs vastes horizons et les dunes des rivages de la mer du Nord. Mais ils ne l'ont guère inspiré, sauf dans quelques peintures de sa jeunesse. Après toutes ses épreuves, sexagénaire, il était redevenu un méditerranéen.

En décembre 1951, à la demande du directeur du Théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles, M. Corneil de Thoran, il dessina en collaboration avec Anto Carte les costumes du ballet des « Fêtes villageoises » de Grétry, pour le Gala annuel de la Presse.

Au cours d'un de ses voyages vers le Midi avec Yvonne Lefèbvre, il passa par Autun dont le portail de la célèbre cathédrale lui inspira un tableau étonnant et admirable : « Le jugement dernier », unique dans son œuvre.

A la longue, ses séjours dans le Midi lui rappelaient trop de souvenirs mélancoliques. Il n'y retourna plus et se rendit dorénavant en été dans l'Île-de-France, à Montfort-l'Amaury, puis dans l'Eure. D'abord à Gaillon, pour y rechercher des souvenirs de 1916. Mais la calme petite ville du temps de la première guerre était devenue un lieu bruyant. Il n'y retourna plus,

mais ce séjour unique eût des conséquences importantes pour son œuvre.

L'hôtelier du « Soleil d'or » le mit en relations avec Monsieur Raphael. Et de tous les croquis pris à longueur de journée sous son chapiteau sortit cette série de toiles dont une eut un succès éclatant : « Le clown musicien », portrait du clown Avérinos, qui décrocha la médaille d'or à la deuxième Biennale de Menton en 1953 et qui est au musée de Tournai. D'autres : « L'acrobate », « La Martiniquaise », « Monsieur Loyal », « Le cirque », « La parade » furent travaillés, repris, refaits pendant des années.

Le passage à Gaillon avait fait resouvenir Ochs d'un lieu agréable où il se rendait parfois en bicyclette lorsqu'il était élève-officier : Les Andelys. Là tout est calme, douceur, beauté. La Seine y coule majestueusement. Ses rives et ses îles sont étendues et agrestes, le relief en est doux. Les ruines proches du Château-Gaillard ne troublent plus cette paix, mais y ajoutent seulement une réminiscence d'aventure. Après une vacance pascale unique à Prades, en 1954, dont Ochs ne rapporta qu'un très beau portrait au crayon de Pablo Casals, mais aucune inspiration caractéristique pour son œuvre, il retourna tous les ans de 1956 à 1965 à l'Hôtel de la Chaîne d'Or » aux Andelys. C'est là qu'il trouva les derniers sujets étrangers à ses hantises permanentes.

De la fenêtre de sa vaste chambre d'hôtel, qui surplombait la promenade au bord de la Seine, il avait fait un observatoire. Et au gré de ses promenades le long des rives du fleuve, dans la double ville (il y a deux Andelys) et dans la campagne, il accumulait les croquis et les notes. Aussitôt rentré à l'atelier, il les transformait en toiles chatoyantes de couleurs et de lumière. Il célébra à profusion les îles de la Seine, semblables à d'immenses bateaux, les rives du fleuve, peuplées de pêcheurs à la ligne, de pique-niqueurs, de jeux d'enfants. Cet accent d'humanité s'amplifie, un rien satirique, dans sa salle de restaurant de « La Chaîne d'Or », ou s'attriste et devient pitoyable dans la représentation des vieux et des vieilles de l'hospice établi dans un château voisin. Pendant les semaines d'été qu'il passait aux Andelys avait lieu une fête foraine sur la grande place devant l'hôtel et un cortège carnavalesque. Ceci replongeait Ochs dans ses rêves familiers. Il en tira deux nains clownesques perdus sur une route (influencés probablement par les promenades des pensionnaires de l'hospice), un clown avec une petite danseuse enfantine rose, et d'autres toiles. Ainsi, jusqu'à son déclin, toutes ses vacances ont été des périodes d'intense préparation de travail et d'incessante méditation.

Ses sujets de voyage, tout intégrés qu'ils fussent dans son œuvre, portant sa marque personnelle, ne faisaient pas de tort à ses recherches privilégiées, ne l'en détournaient pas mais en amplifiaient au contraire le domaine. Il travaillait toujours aux scènes de cirque, aux clowns. Il peignit « Le clown triste » de la même veine que le clown musicien et qui n'a pas quitté sa collection. Il passa de ses scènes de cirque à des couples ou des groupes costumés, musiciens ou non et à des groupes d'enfants et d'adolescents, filles et garçons, dont un que l'on appelait « Le grand Meaulnes » et qui reflétait peut-être un souvenir des fêtes de jeunesse organisées par sa mère. Des couples dansant le menuet furent ce qui se rapprocha le plus des pastourelles d'antan, mais avec plus de retenue encore. Il condamnait l'anecdote mais il peignit beaucoup de sujets qui représentaient des types : « Le coup de rouge », « Le zinc », évocateurs du bistrot, « Au café » (un couple attablé devant deux verres de bière, le regard absent), « La loge » (sujet traité par beaucoup de peintres, très savoureux chez Ochs), « Les hommes d'affaires », « Le voyageur endormi » (scène croquée lors d'un de ses derniers voyages à Bruxelles, un industriel dormant dans le train). On ne peut citer ses innombrables évocations sociales et psychologiques, que Jacques Ochs appelait ce-

pendant de la peinture pure. Il n'avait pas abandonné ses sujets religieux. A la « Parole de l'aveugle », au « Retour du fils prodigue », à la « Nativité », à « L'ensevelissement » (sujet souvent et diversement traité), au « Jugement dernier », (toile unique et très particulière dans l'œuvre de Ochs), s'ajouta la « Sainte Face », très émouvante.

Une multitude de toiles étonnaient par la variété de l'inspiration. Cela allait des enfants, des jeunes filles et des jeunes mères dans des jardins, des prés, des campagnes, à des évocations diurnes et nocturnes de la Wallonie industrielle très souvent accompagnées d'une jeune femme et d'enfants. Des sujets d'observation fortuite aussi. Lors d'une sieste d'été dans son jardin, Ochs regarde sa petite chatte noire qui hume des plantes sur lesquelles est posé un papillon. Il monte aussitôt à l'atelier et transcrit cette scène en un très beau tableau.

D'autres toiles sont nées en grand nombre de l'imagination et du rêve, telle « La diseuse de bonne aventure », qui est une toile rutilante. Un marin en vêtement et béret blancs, dans un paysage de mer et de ciel bleus et d'un sol rougeâtre, tend la main vers une bohémienne, au teint basané et au vêtement bigarré, qui l'examine. On voit quelle fête de couleur et de lumière cela peut faire ; ce n'est qu'un exemple.

Enfin, il reste les portraits. Ochs en a fait beaucoup de 1945 à 1965 et de très beaux. La liste qui suit est loin d'être complète.

Octave Lohest, président de la Fédération nationale des anciens combattants de la guerre 1914-1918 et gouverneur de la Province du Luxembourg ;

Le bourgmestre Gruslin (offert par la Ville de Liège) ;

Le sculpteur Renotte, échevin des beaux-arts de la Ville de Liège ;

Le peintre F. Steven ;

Le ministre Jean Rey ;

Le compositeur J. Rogister,

Le publiciste Paul Lévy ;

Le professeur Albert Schlag ;

L'inspecteur général de l'enseignement moyen Ed. Jeunehomme ;

L'ingénieur Theunissen ;

M. M. J. Schetter et Cox (résistants armés) ;

M. Mewis, résistant aveugle, et son chien (les deux derniers portraits commandés par la Ville de Liège en hommage à la Résistance) ;

Madame Lecrenier, mère du procureur du Roi ;

Madame Dufour, Madame Lefèbvre mère ;

La baronne Guéret (de Paris) ;

L'ingénieur V. W. Van Gogh, neveu de Vincent, avec qui il avait organisé la rétrospective Van Gogh de 1946 au Musée de Liège ;

Le professeur Léo Van Puyvelde ; et tant d'autres.

La figure si humaine du Roi Albert l'attirait. Il en fit plusieurs versions, dont l'une est à l'Université de Liège. Puis, il fut hanté par la puissante personnalité de Léopold II. Il en donna une interprétation pleine d'autorité, qui est au Musée d'Outre-Mer à Tervueren.

Sa santé ayant commencé à périlcliter en automne 1965, son œuvre s'arrêta pratiquement là, si l'on n'y compte pas les croquis d'observations journalières qu'il faisait encore dans les circonstances indiquées plus haut. Avec l'aide de Madame Jacques Ochs, il passa ses dernières années à mettre en ordre et à classer ses dessins innombrables. Ceux relatifs aux procès parisiens avaient été donnés à la République Française. Il restait comme documents d'époque tous les portraits ou charges dessinés pour les couvertures de « Pourquoi-Pas ? », représentant des chefs d'État, des hommes d'État, des ministres, des hommes politiques, des diplomates, de hauts fonctionnaires, des militaires, des artistes, des savants, des professeurs, des hommes d'affaires et même des escrocs. En 1963, à l'occasion des quatre-vingts ans de Jacques Ochs, la Ville de Liège fit, avec l'aide financière de l'État, l'acquisition de six cents de ces dessins relatifs à des personnalités liégeoises,

belges et françaises, appartenant aux arts, à l'armée, la finance, la politique, la science, au sport, etc.

Tel est le panorama de cette œuvre si importante, si variée, dispersée et non inventoriée. En établir le catalogue demanderait un travail énorme et ne pourrait prétendre être complet. Dans sa dernière période, Ochs a détruit beaucoup d'œuvres. Lorsqu'elles étaient terminées, il les descendait de l'atelier dans la grande pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait de salle à manger et de séjour. Pendant ses repas et ses rares siestes il les regardait, prenait de la distance, les analysait d'un œil critique. A la suite de cette épreuve souvent prolongée, il les remontait à l'atelier, le cas échéant les modifiait tant soit peu ou profondément. Parfois il finissait par les détruire, quitte à reprendre le sujet au bout de quelques semaines ou de quelques mois, après une intense méditation.

Ses amis lors de leurs visites successives étaient surpris de ne plus reconnaître dans son atelier les toiles qu'ils y avaient vues quelque temps auparavant. A ceux qui appartenaient à l'Université, il expliquait qu'il faisait de la « recherche ». Son esprit créateur ne s'arrêtait jamais, même en vacances, même dans le sommeil. Un grand nombre de ses toiles étaient des rêves transposés en peinture. Les pastourelles, les jeunes mères

et leurs enfants, les groupes d'adolescents, les clowns étaient des créatures de rêve.

Il y avait une part de rêve dans ses œuvres d'observation et même dans ses portraits. La silhouette de la vieille dame dans la ruelle de Saint-Paul-de Vence, le puits provençal à la vesprée, la fuite en Égypte à Saint-Jeannet, ont des accents oniriques. Ses portraits étaient toujours autre chose que de la photographie. Ses innombrables contacts personnels, depuis Raymond Poincaré, avec tant de personnalités souvent des plus hautes, ses reportages graphiques des procès de Paris, l'avaient exercé à saisir la « substance », on pourrait dire le subconscient de ses modèles. Saisir cette essence lui demandait souvent une longue méditation consciente et peut-être aussi inconsciente. Ses portraits peints étaient à ce point de vue naturellement beaucoup plus approfondis que les dessins croqués en une courte et unique rencontre. Ses portraits les plus réussis représentaient généralement des hommes très orientés, en quelque sorte « single-minded ». Le satiriste et l'humoriste, qui sommeillaient toujours dans le portraitiste, montraient parfois le bout de l'oreille lorsque l'occasion s'en présentait. Aussi ses portraits n'étaient-ils jamais flattés, mais toujours déférents, dignes et corrects, mêmes ceux dont il lui arrivait de dire en aparté qu'il étaient des réqui-

sitoires. N'était-ce pas là l'aveu de sa « présence » dans le portrait ?

Mais il se défendait de faire autre chose que de la peinture. En dépit de ses dénégations, que j'attribue à sa très grande pudeur intime, il me semble que ses peintures renferment, à des degrés assez divers, quelque mystère.

Il en est certes ainsi d'une manière très prononcée de ses sujets de prédilection et aussi d'autres, plus isolés, tels que le vieux jardinier, le marchand de ballons, la diseuse de bonne aventure, la vision antique, la Méditerranée, produits purs de l'imagination et du rêve.

Comme toutes véritables œuvres d'art, celles de Jacques Ochs exprimaient le message de leur auteur, d'un maître dont les yeux d'enfant avaient été éblouis et en être brûlés par la lumière méditerranéenne, génératrice de beauté et d'harmonie.

III. L'HOMME

Il n'est pas permis d'en écrire sans précaution. Ochs était lui-même d'une discrétion totale ; il ne sollicitait pas de confidences et il n'en faisait pas. Il fut pressé d'écrire ou de dicter ses souvenirs. On ne peut douter qu'ils eussent été d'un très grand intérêt vu le cours exceptionnel de son existence. Il s'exprimait bien, avec clarté,

simplicité et exactitude. Ses propos étaient toujours intéressants, dans une langue très pure, sans aucun pathos. Son livre sur Breendonck prouve qu'il écrivait aussi bien qu'il causait. Il aurait certes eu des remarques intéressantes à rapporter sur ses contacts avec tant de hautes et illustres personnalités et avec celles qui avaient défrayé la chronique.

Il ne l'a pas voulu, par une sorte de secret professionnel. Il aurait trouvé à cela un goût de scandale et sa grande règle de satiriste était : « Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ». Il a attaqué, pourfendu les scandales avec force dans ses dessins satiriques, mais toujours dans un esprit élevé, sans s'abaisser aux attaques personnelles et avec un grand sens de l'honneur. Il avait un cœur pur et cette pureté était la caution de son action vengeresse. La légende de sa conduite pendant la première guerre mondiale en faisait un héros et c'est à cette valeur morale autant qu'au talent de l'artiste que le gouvernement belge avait fait appel en 1939 pour une très belle affiche invitant les Belges à souscrire à l'emprunt de la défense nationale. Jacques Ochs ne cultivait pas cette légende. Il n'en parlait jamais ; il l'a préservée par une vie digne et simple, sans compromissions ni scandale, probe et totalement indépendante, autant que son art.

Il n'a pas amassé de fortune, il ne l'a pas cherchée, il l'a même évitée. Il n'avait pas le souci de vendre ; il se séparait de « ses enfants » avec regret. Après que son « Clown musicien » eût été primé à Menton en 1953, le propriétaire d'une galerie de New-York lui téléphona pour lui en proposer un prix élevé. Il en fût offensé, c'est tout juste s'il ne se fâcha pas et il raccrocha. Quelques années plus tard, la Ville de Tournai acquit cette œuvre pour son musée, non sans que le maître se fût enquis de l'emplacement qui serait réservé à « son enfant ».

Dans son modeste hôtel de la rue des Buissons, confortable et fait sur mesure, Ochs menait une vie austère et frugale. D'abord facile, simple et ouvert aux plus humbles, il recevait avec un plaisir particulier des amis choisis, surtout des professeurs à l'Université et plus particulièrement des médecins et des ingénieurs. Il leur parlait de ses « recherches » et s'intéressait aux leurs.

Sa conversation était enjouée et exempte de médisance. Je ne l'ai jamais entendu dénigrer les peintres contemporains sur lesquels étaient braqués les feux de l'actualité. Il était bienveillant aussi envers les jeunes artistes ; il ne les blâmait que s'ils refusaient la discipline du travail. Il admirait les grands peintres de tous les temps, sa bibliothèque était riche à leur sujet.

Il n'ignorait rien des avatars contemporains de l'art en général, de la peinture en particulier. Mais cette information n'altérait pas sa personnalité, n'affectait pas sa totale indépendance ni sa très grande imagination. Il n'a été finalement que de son école, surtout après la dernière guerre.

Ochs était certes attaché à sa réputation artistique, encore qu'il n'en laissait rien paraître et que son souci constant d'indépendance et de probité, sans coquetteries avec les tendances contemporaines, allât à l'encontre des succès bruyants. Il n'attendait rien que de son talent et aussi de son travail et comme il y fut toujours très ardent, il savait qu'il pouvait légitimement attendre la consécration de l'avenir. Il le laissait paraître dans les regrets qu'il exprimait parfois, dans la dernière période de son activité picturale qu'il savait mesurée, d'avoir consacré une trop grande part de sa jeunesse et de sa vie au dessin, au détriment de la peinture. Cela impliquait quelque crainte d'être apprécié plus tard davantage comme dessinateur que comme peintre. Il songeait à Daumier, à Forain, avec qui Ochs n'était pas sans affinité. L'avenir jugera, mais il est certain que ses dessins sont déjà entrés dans l'histoire.

Ochs n'était pas sans contrastes. Toute sa vie témoigne d'une volonté d'acier. Il était à la fois inflexible et irrésolu. Pour cette dernière

raison, les amis de sa jeunesse l'appelaient Triple-patte, du nom d'un personnage d'une comédie du temps.

Alors que toute son œuvre semble attachée à la réalité, il était essentiellement un rêveur. Son ami le maître Jean Laudy l'avait bien compris et exprimé dans l'extraordinaire portrait qu'il fit de Jacques Ochs vers 1930. Sur un fond gris et pourpre gradué se détache une tête admirable mais comme immatérielle, l'image même du rêve. Mais Ochs était un rêveur actif et combattant.

Ferdinand CAMPUS

Que Madame Jacques Ochs soit ici remerciée d'avoir mis à ma disposition la documentation qu'elle a pu rassembler sur son mari avec une pieuse persévérance.

Annexe 1

*Expositions importantes
organisées au Musée de Liège
par son conservateur Jacques Ochs*

1. Juillet-septembre 1939. Cent ans d'art wallon et La gravure liégeoise.

2. 1940. Les peintures de Laermans, Ensor, Rik Wouters et Permeke du Musée d'art moderne de Bruxelles.
3. Avril-mai 1940. Ensemble Opsomer.
4. Juin-Juillet 1946. La peinture française de David à Picasso.
Exposition napoléonienne.
L'art wallon contemporain.
5. Octobre 1946. Ensemble Van Gogh.
6. Avril-mai 1947. Jan Sluyters et R. Crommelynck.
7. Février-mars 1948. J.-H. Breitner et A. Dupagne.
8. Avril-mai 1948. Les Nabis : Denis, Vuillard et Bonnard.

Annexe 2

Liste (incomplète) des expositions, des œuvres de Jacques Ochs

- 1905, 1907, 1909, 1911, 1913. Liège.
1911. Salon des Indépendants à Bruxelles.
Salon des humoristes à Paris.
1926. Salon de la Société royale des beaux-arts de Liège.
1928. Salon triennal de Belgique à Liège.
1931. Salon quadriennal de Belgique à Liège.
Galerie Apollo à Bruxelles.

1932. Galerie « Nos peintres » à Bruxelles.
1936. Salon de printemps de la Société royale des beaux-arts à Bruxelles.
1939. Exposition du Syndicat d'initiative de Spa.
1945. Palais des beaux-arts à Bruxelles (77 peintures).
1946. Salon des Artistes français à Paris, avec Anto Carte, R. Strebelle et A. Crommelynck.
Salon de la libération, Art wallon contemporain, au Musée de Liège.
Exposition internationale d'art moderne, Palais de l'Unesco, à Paris.
1947. Salon d'hiver à Paris (dessins).
Salon de l'École française à Paris.
Exposition de dessins des procès parisiens au Palais de Justice de Paris.
Exposition des dessins satiriques d'après la deuxième guerre mondiale à Liège.
Envoi à une exposition à Léopoldville (Congo Belge).
1948. Salon des humoristes à Bruxelles.
Participation belge à l'Exposition d'art moderne à Paris.
Cercle des beaux-arts à Liège.
1949. Exposition de l'Art wallon contemporain au Musée d'art moderne à Paris, puis à Bruxelles.

1950. Expositions d'art wallon à Lyon, Venise et Buenos-Aires.
Cercle des beaux-arts à Liège.
1951. Palais des beaux-arts à Bruxelles.
Galerie Apollo à Bruxelles.
Salon des humoristes à Bruxelles.
Exposition du groupe Liège V à Hasselt.
1952. Quatriennale de la Société royale des beaux-arts à Anvers.
Cercle des beaux-arts à Liège.
1953. Biennale de Menton.
1954. Palais des beaux-arts à Bruxelles.
Salle du C.A.W. à Anvers.
Cercle des beaux-arts à Liège.
1956. Galerie d'Avroy à Liège.
1957. Cercle Gaulois et Galerie Breughel à Bruxelles.
1958. « Cinquante ans de vie liégeoise » vus par Jacques Ochs à la Galerie des Dominicains à Liège.
Cercle des beaux-arts à Liège.
1959. Salon « Cahier des Arts » à Bruxelles.
Église évangélique protestante à Liège.
1960. Société royale des beaux-arts de Bruxelles.
Société royale des beaux-arts de Liège.
1961. Galerie Breughel à Bruxelles (réception à la Maison des Arts à Schaerbeek).
Envoi à l'Exposition d'œuvres d'artistes

anciens combattants à la Galerie Reine Fabiola de l'U.F.A.C. à Bruxelles.

1963. Maison des Ailes à Bruxelles.

Cercle des beaux-arts à Liège.

1965. Cercle des beaux-arts à Liège.

Annexe 3

Distinctions artistiques, honorifiques et sportives décernées à Jacques Ochs

A. Médaille en vermeil du Gouvernement à la fin des études à l'académie royale des beaux-arts de Liège, 1903.

Prix Auguste Donnay de peinture, 1903.

Officier de l'Instruction publique de France, 1911.

Médaille d'or à la Deuxième Biennale de Menton, 1953.

Médaille d'or des Arts, des Sciences et des Lettres, Paris 1959.

Médaille en vermeil de l'Association des artistes professionnels de Belgique.

B. Chevalier de l'Ordre (militaire) de Léopold, 1917.

Croix de guerre belge avec 5 palmes, 1917.

Palme supplémentaire, 1923.

Croix de guerre française avec palme, 1918.

Médaille du volontaire combattant, 1919.

Médaille de la victoire, 1919.

Médaille interalliée, 1919. Croix du feu.

Médaille commémorative de la guerre, 1919.

Six chevrons de front.

Officier de la Légion d'Honneur, 1938.

Officier de l'Ordre de Léopold II avec glaives,
1943.

Médaille commémorative et Diplôme d'honneur
des Forces Françaises de l'Intérieur, 1945.

Médaille de la Résistance française, 1946.

Croix belge du prisonnier politique à 3 étoiles,
1950.

Croix d'Honneur du Mérite franco-britannique
pour dévouement et services éminents rendus
à la cause des Alliés, 1950.

Médaille commémorative belge de la guerre, 1950.

Médaille d'or 1940-1945 de la Fédération
Nationale des Invalides de Belgique.

C. Médaille commémorative de l'Indépendance
nationale, 1931.

Médaille civique de première classe, 1947.

Grand-officier de l'Ordre de la Couronne,
1952.

Grand-officier de l'Ordre de Léopold, 1958.

D. Divers trophées et médailles de compéti-
tions.

Membre d'honneur de l'Académie royale d'armes
de Belgique, 1939.

Médaille d'or du Mérite sportif, 1951.

Annexe 4

Références bibliographiques

1. Les trois mousquetaires (L. Dumont-Wilden, G. Garnir et L. Souguenet) — Jacques Ochs « Pourquoi-Pas ? », n° du 22 mai 1913, avec auto-portrait de J. Ochs en page de couverture.
2. J. Ochs-Breendonck. Bagnards et Bourreaux. Éd. du Nord, Bruxelles, 1947. Préface de L. Dumont-Wilden. 87 pages, 39 gravures d'après les dessins originaux de l'auteur.
3. J. Bosmant.-Jacques Ochs.
Monographies de l'art belge éditées par le Ministère de l'Instruction publique. 1949. 13 pages, un portrait, 25 reproductions hors-texte, dont une en couleurs.
4. V. Boin.-Jacques Ochs, magnifique peintre de chez nous et grand sportif.
Englebert Magazine, n° 239, janvier-février 1956. 4 pages, 13 portraits et reproductions.
5. V. Boin. — Un grand peintre : Jacques Ochs
Flash-Rendez-vous, n° 1, janvier 1962. 3 pages, 1 portrait et 3 reproductions.